

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 JANVIER 1903 (1)

Terrible Erreur

No 10.

DEUXIÈME PARTIE

La Bande des Trois

I.—LES ÉMIGRANTS

(Suite)

Oui, c'était lui, elle l'avait bien reconnu du premier coup. Mais elle ne voulait pas croire! Alors, un voile de ténèbres se déchira devant ses yeux et derrière Cœurderoy, chef de cette expédition, elle entrevit sa fille, la belle aux cheveux d'or, elle vit Diane... et elle devina...

Mère et enfant étaient victimes!!...

Elle eut un moment de désespoir affreux. Comme une tigresse prise au piège et jetée dans une cage dont les solides barreaux la séparent désormais de la liberté, elle courait par ce navire en sanglotant, avec des cris inarticulés... Sabine, effrayée, se pendait à son bras. Mais la frayeur de l'enfant ne faisait que redoubler le désespoir de la mère.

—Je ne veux pas de cet exil... Je veux que l'on me descende avec mon enfant, au premier port où le bateau s'arrêtera...

On l'entoura. On crut qu'elle était folle.

Des gens eurent pitié d'elle. Il y avait d'autres femmes parmi les émigrants. Elles essayèrent de l'entraîner. Henriette résistait.

—Non, non, laissez-moi... Je veux tout dire, je veux qu'on sache tout. On m'a tendu un piège et j'y suis tombée... C'est une infamie... Et puis, vous autres aussi, vous qui êtes partis volontairement, la joie dans le cœur, vous êtes des victimes, comme moi, et vous courez à la mort certaine... Vous avez eu confiance dans l'homme qui s'est fait le chef de cette expédition et qui est l'âme de cette entreprise... Eh bien! je le connais, cet homme... Ah! si j'avais su... Mais non, il fallait me le cacher... Cet homme est un escroc sans scrupules, prêt à tous les crimes pour satisfaire son ambition et arriver à la fortune... Cette colonie, vers laquelle vous tendez les bras, n'existe pas... Ces richesses, après lesquelles vous aspirez, n'existent pas... C'est une immense duperie où vous perdrez la vie, tous, entendez-vous, tous!...

On ne la croyait guère. On se mit à rire.

Mais le capitaine, craignant le scandale, la fit enfermer avec Sabine.

Ce fut le soir seulement qu'on la relâcha, quand on vit Henriette plus calme, et sur sa promesse de ne plus tenir des propos de révolte.

—Autrement, je vous fais mettre les poucettes, moi, ma belle, dit le capitaine, et jusqu'à ce que nous soyons à la colonie, vous ne sortirez pas du fond de la cale.

Elle promit tout ce qu'on voulut...

Elle avait peur qu'on ne lui prit sa fille. Mais elle resta pendant plusieurs jours comme hébétée, demi-folle, presque sans prononcer un mot.

Il y avait trois itinéraires pour se rendre à la Nouvelle-Algérie. Car il existait bien vraiment, ce rocher stérile, autour duquel Cœurderoy faisait tant de tapage. Les voiliers prennent par le cap de Bonne-Espérance, la mer des Indes et le Sud-Australie. Les vapeurs, prenant par le canal de Suez et la mer Rouge, suivent jusqu'à Singapour, et, selon la saison et la direction des vents, achèvent le trajet par le Nord-Bornéo, les Célèbes et les Moluques, ou par la mer de Java et les détroits d'Ombay et de Torrès.

De longs mois allaient s'écouler, parmi des misères plus lamentables encore.

Elle murmurait tout bas, à l'oreille de sa fille:

—Oh! ma pauvre enfant chérie, qu'ai-je fait de toi? Où t'ai-je emmenée? que vas-tu devenir? Me pardonneras-tu jamais?

—Maman, je ne me plains pas, je suis auprès de toi...

—Non, non, tu as le droit de m'accuser et de te plaindre...

Egarée, elle ajoutait:

—Je n'ai pas songé à toi. Je n'ai songé qu'à moi, à mon plaisir, à la douleur que j'aurais si l'on m'obligeait à vivre loin de toi... Je n'ai été qu'une égoïste et une mauvaise mère... J'aurais dû me dire que je te condamnais aux pires aventures et que je n'avais pas le droit de te faire une pareille existence... J'aurais dû me dire qu'auprès de ton père qui t'aime, ta vie eût été plus heureuse... Tu n'aurais jamais manqué de rien... Ton père t'aurait épargné tous les soucis, tandis que moi, moi, on dirait que j'ai fait exprès de

t'arranger une vie d'infortune et de larmes... Une mauvaise mère, puisque je n'ai pensé qu'à moi... Mon Dieu, mon Dieu, comment faire?

Et elle jetait des regards de folie, des regards de rage impuissante, sur cette immensité glauque de la mer, l'éternelle et infranchissable barrière qui la séparait désormais du reste du monde.

Sabine lui souriait, la caressait, lui adressait de doux reproches, câline.

Et Henriette fermait les yeux pour ne plus rien voir... et elle écoutait l'enfant qui essayait de sécher les pleurs maternels.

Elle allait avoir seize ans, la gentille Sabine et elle était belle autant que sa mère l'avait été et l'était encore. Blonde, avec des yeux bleus, très tendres, contraste parfait avec la brune Henriette aux yeux d'un noir velouté. Mais, à part cela, elle ressemblait à sa mère. Elle en avait la grâce parisienne, la ligne souple, l'élégance. Et ce visage de blonde, où les épreuves avaient imprimé je ne sais quelle maturité précoce, conservait parfois encore pourtant certaines expressions de l'enfant... A bord, tout le monde l'admirait!... Elle, pure, probe, triste, sans coquetterie, ne voyait personne... Ce jeune cœur n'avait point battu encore, mais il promettait d'être, comme celui de la mère, fidèle, vaillant et infiniment tendre...

L'image de Diane passa soudain devant les yeux d'Henriette.

Elle étreignit sa fille d'un mouvement nerveux.

—Non, mon enfant, non, quelles que soient nos misères, non, je n'ai pas agi en égoïste, non je n'ai pas pensé à moi seulement, car si je t'avais laissée auprès de cette misérable... mon instinct me le dit... elle t'aurait tuée!...

Triste et intéressante cohue que celle de ces émigrants, que celle de ces victimes de Cœurderoy que le bateau vers l'îlot fatal... et tant désiré... Beaucoup parmi eux, avaient vendu et réalisé tout ce qu'ils possédaient, sur la foi des espérances que les prospectus avaient fait naître. On leur avait tant dit que la terre où ils se rendaient ne demandait à ses habitants que de se laisser vivre. Toutes les douceurs ne les attendaient-elles pas là-bas, dans l'aisance large d'une existence qui n'exigerait ni travail ni soucis! N'était-ce pas l'Eldorado, mieux, n'était-ce pas quelque chose comme un paradis sur terre que cette île où l'hectare, du prix de cinq francs, allait rapporter mille francs par an à son propriétaire? Les uns étaient embarqués avec toute leur famille. D'autres, prudents pour ceux qu'ils aimaient, avaient tenu à partir seuls, mais devaient appeler à eux femme, fils et filles, aussitôt que, pour les recevoir, le nid serait fait... aussitôt que sous les cocotiers, les bananiers, les palmiers, au bord d'un ruisseau d'eau limpide et courant dévalant vers la mer, au pied d'une jolie colline ombreuse où chantaient tous les oiseaux inconnus, devant l'horizon de l'Océan, aussitôt que serait bâti le chalet tout enguirlandé de fleurs où—Cœurderoy l'avait promis—les jours s'écouleraient si paisibles, dans le complet bien-être d'une nature plantureuse où rien ne viendrait déranger l'harmonie de ce bonheur. Ils étaient accourus de tous les points de France, ces pauvres gens... de la Lorraine et de la Provence, des Ardennes et de la Franche-Comté... des Pyrénées et des Alpes... Beaucoup, sur le pont, pendant les belles journées de la traversée, étudiaient des livres traitant des matières agricoles. Et, tout haut, ils échangeaient leurs rêves... Ils donneraient à leurs maisons de bambous le nom de leur village natal... au ruisseau le nom de la rivière où ils s'étaient baignés, tout petits... Et ainsi, ces coins perdus leur rappelleraient la vieille France pour laquelle, au fond des îles océaniques, ils allaient travailler encore... Ceux-ci étaient venus pour cultiver, ceux-là pour faire du commerce, les uns pour chasser, les autres pour y chercher l'exploitation d'une des innombrables industries annoncées dans les circulaires de Cœurderoy. Beaucoup voulaient tirer partie de la chaux que contiennent en si grande quantité les madrépores océaniques. Beaucoup voulaient utiliser l'ébène et les bois précieux qui devaient composer les forêts du pays. Beaucoup avec des idées d'aventures, ne cachaient pas leurs projets et comptaient conquérir les îles voisines, les îles Langhlan, prendre possession, au nom du gouvernement de la Nouvelle-Algérie, des îles Salomon, établir des postes fortifiés sur tous les points de ces immenses archipels, faire du tout un vaste empire destiné à rivaliser avec l'Australie et à la battre en brèche!!...

Parfois, Henriette surprenait ces rêves, ces illusions hautement exprimées.

Alors, sourdement, elle murmurait:

—Moi, je vous dis qu'il n'y a rien de tout cela, que vous ne trouverez rien de ce que vous attendez, et que nous mourrons tous, tous, tous!...

On riait. On la traitait de folle. On finit par ne plus prendre garde à elle. Est-ce qu'ils ne savaient pas mieux que cette pauvre femme que l'exil égarée, à peine partie, tous les bonheurs accumulés dans la terre promise: les indigènes pacifiques et doux cultivant pour les colons; les vastes plantations de cannes à sucre; les terrains faciles et d'une prodigieuse fertilité; des forêts aux richesses incalculables; pas de serpent venimeux; pas de bêtes féroces; du gibier partout; des fleurs; des paysages d'enchantements; des ruisseaux coulant partout, irriguant les cultures prochaines; le ciel pur et doux où plane le sublime oiseau de paradis, pendant que, par-

(1) Commencé dans le numéro du 22 novembre 1902.

tout dans les criques, les aiguades le long des plages, l'oiseau-lyre étalait, pour le plaisir des hommes et la joie de leurs yeux, l'opulence de son rare plumage... Et, dans les soirées heureuses et calmes, après les travaux de la journée, les indigènes venaient, devant les cases des colons, danser au son de leur musique primitive, en psalmodiant des mélodies antiques...

Elle répétait rageuse, dans le transport de son impuissance et de sa faiblesse :

—Et moi, je vous le dis, nous y resteront tous, tous, tous!...

Puis elle se bouchait les oreilles, ou bien elle s'enfuyait, entraînant sa fille, pour ne plus rien entendre, prise pour ces pauvres gens d'une immense pitié... si grande que parfois elle lui faisait oublier son propre malheur et le malheur de Sabine!

Des femmes,—il y en avait,—lui disaient parfois :

—Pourquoi êtes-vous partie, puisque vous n'aviez pas de confiance?

—J'ai été trompée. Je ne savais pas...

—Il faut réclamer...

—A qui? Je ne connais personne. Personne ne veut m'écouter...

—Jamais,—même aux heures pleines d'angoisses où Claude l'accusa, même en cette nuit où elle vint regarder rouler l'eau noire et attirante de la Seine, jamais elle ne s'était sentie dans un pareil isolement, morne, atroce, sans remède...

Et bientôt, à bord, les premiers symptômes apparurent d'une désorganisation absolue. Toute la lie, toute la fange remontait à la surface parmi ceux que Cœurderoy avait choisis, confidents de ses projets et complices de son infamie... Des désordres éclatèrent... Il y eut des scènes hideuses...

Pas de discipline: une anarchie absolue. Pas de punitions: des cruautés. Les officiers d'abord et les officiers, ou prétendus tels, envoyés par Cœurderoy pour commander la milice de la colonie, ne tardèrent pas à se prendre de querelle; ils se menaçaient de leurs revolvers; ils s'outrageaient.

Puis, ces guérillas s'apaisaient et les uns et les autres se trouvaient réunis tout à coup dans des orgies d'où ils ne sortaient plus et où ils cuvaient leur vin, ivres-morts, pendant des nuits et des journées entières. Et les matelots étaient obligés de veiller sur eux pour empêcher qu'un coup de roulis ne les envoyât dans la mer!... Il y eut des gros temps pendant lesquels commandant et second, tous deux d'ailleurs incapables, dormirent ainsi, laissant le navire se gouverner lui-même et ce fut miracle s'il s'en tira...

Ce fut ainsi, avant même d'arriver à Port-Saïd. Mais rien n'ébranlait la confiance des passagers.

Pourtant, des choses étranges se passaient sous leurs yeux: le bateau naviguait sans papiers, comme un pirate, et il arborait tous les pavillons; il semblait fuir, sur mer, les honnêtes gens, comme les filous évitent, sur terre, la police lancée à leurs trousses. En passant devant les sémaphores, on hissait tantôt pavillon américain, tantôt pavillon belge, tantôt pavillon espagnol.

C'était ce navire, avaient dit les prospectus, qui "emportait dans ses flancs les destinées de tout un peuple!"

Et Cœurderoy lui-même avait rimé des vers inspirés :

*Bonne est la brise, et l'espérance
Sourit au navire vaillant;
Des vieux rivages de la France
Nous allons au soleil levant.
Terre aimée avant que connue,
Pays de rêve, si lointain,
Des colons du Calédonien...*

Le bateau relâcha à Port-Saïd. Le commandant la fit enfermer et ne lui rendit la liberté que lorsqu'on fut dans la mer Rouge...

Déjà certaines craintes se manifestaient, sinon parmi les passagers,—à ceux-là il fallait bien d'autres misères pour enlever leurs illusions,—mais dans l'équipage. Pendant que le commandant et son second—le premier nommé Stiedmann et l'autre Labordier—étaient descendus à terre, sept matelots détachèrent le grand canot, le chargèrent de provisions et s'éloignèrent après avoir remplacé par les couleurs françaises le pavillon américain dont c'était le tour de flotter ce jour-là... On ne les revit plus.

Stiedman recruta des Arabes pour les remplacer. Ils s'engagèrent avec leur paye d'avance et quand le navire toucha la Pointe de Galles, ils désertèrent.

Seuls, les émigrants restaient inébranlables dans leur foi. La plupart avaient mis toute leur petite fortune dans cette expédition. Ils se refusaient à croire au désastre.

Ce fut entre la Pointe de Galles et Singapour que la situation s'aggrava. On vit alors avec quelle légèreté criminelle avait été préparée l'expédition. Les provisions étaient gâtées. Depuis Port-Saïd, on jetait à la mer, par semaine des barriques contenant deux cents kilos de bœuf pourri. Il n'y avait pas de vêtements de rechange à bord. Beaucoup d'émigrants pauvres engagés pour les travaux de la colonie étaient en haillons. Dans la cale où ils s'entassaient, des maladies contagieuses ne tardèrent pas à se déclarer. Les émanations étaient infectes. Dans le trajet de la mer Rouge, deux femmes

et un enfant moururent. On les immergea. Ce furent les premières victimes sur la longue liste qui allait suivre.

On se débarrassa des provisions les plus avariées.

Celles qui étaient distribuées aux passagers n'étaient guère meilleures. Le lard était moisi, le biscuit rempli de vers et le bœuf "corrompu à ce point qu'il fallait saupoudrer les tranches avec du charbon pilé, pour le désinfecter, puis le laver à grande eau..." La morue était couverte de champignons rouges. Cette nourriture, si infecte qu'elle fût, était distribuée en quantité insuffisante. Beaucoup de colons furent malades. Il n'y avait à bord du *Calédonien* ni médecin, ni pharmacien. Il n'y avait pas même une boîte de médicaments...

Henriette et Sabine résistaient.

Farouches, toujours seules, liées par leur étreinte, elles n'adressaient plus la parole à personne. Elles restaient sur le pont jusqu'à ce qu'on les en chassât, parfois à coups de pied, pour les rejeter à fond de cale, dans la puanteur, dans la chaleur torride, dans les promiscuités écœurantes...

Parfois seulement Henriette murmurait :

—Pardon, ma fille, pardon! C'est ma faute... Me pardonnes-tu?

—Mère, je t'aime!...

A Singapour, il eût été facile de renouveler les provisions.

Mais il n'y avait point d'argent à bord.

Et, à Singapour, aucun crédit.

On repartit, la nuit, en se cachant, comme des bandits.

Les émigrants commençaient à se plaindre. Ils ne se plaignaient pas seulement de la nourriture qu'on leur distribuait, des maladies contagieuses parmi lesquelles on les obligeait de vivre, ils se plaignaient, malgré leurs souffrances et leurs privations, d'avoir à accomplir les plus durs travaux du bâtiment dont les officiers affranchissaient ainsi les matelots du bord en révolte.

Alors les punitions devinrent fréquentes.

Et elles furent horribles.

Il y eut la privation de nourriture comme châtiment.

Il y eut les poucettes.

Deux émigrants, pâles et fiévreux, étaient allés porter leur plainte à Stiedmann; Stiedmann était ivre. Il venait de se battre avec Labordier, son second. Devant l'équipage, qui en faisait des gorges chaudes, et qui applaudissait aux coups bien portés, les deux officiers s'étaient colletés comme des portefaix. A la fin, Labordier était tombé, le crâne fendu par un coup de crosse de revolver.

Les deux émigrants s'appelaient Billot et Troiser.

Ils ne se plaignaient pas seulement en leur nom.

Ils se plaignaient au nom de tous.

Stiedmann, en les voyant, en les écoutant, se raffermir sur ses jambes. Il avait le visage ensanglanté par les coups, hideux, un œil sortant de l'orbite.

Il les écouta jusqu'au bout... Il leur souriait.

On eût dit qu'il comprenait leurs plaintes et qu'il compatissait à leur misère.

Quand ils eurent fini, il se tourna vers des matelots qui riaient, cruels.

Il donna un ordre :

—Les poucettes!!

En un clin d'œil les deux malheureux furent saisis. Ils tentèrent de résister, mais trop affaiblis, on les terrassa.

Et il se passa, sous les yeux des passagers épouvantés, une scène de sauvagerie.

Billot et Troiser furent littéralement suppliciés. L'un et l'autre, séparément, on les attacha par les deux pouces rapprochés et bien ensemble, puis on les hissa par une corde qui passait sous les pouces et fixée au grand mât.

Ils restèrent suspendus de la sorte pendant trois minutes, poussant des cris déchirants, terribles... la corde leur entrainait dans les chairs à chaque balancement du navire, sous l'action du roulis...

Henriette et Sabine voyaient cela. Elles s'évanouirent.

Des colons s'élançèrent pour porter secours aux malheureux.

Les officiers les arrêtaient en les menaçant, revolver au poing.

Enfin, on les détacha. Ils roulèrent sur le pont.

Des matelots les rappelèrent à la vie en leur jetant des seaux d'eau de mer.

Quand même, malgré tout, les illusions persistaient. On avait été malheureux pendant la traversée. Du moins, on se reposerait en arrivant au port... Car il y avait un port, dans cet Eldorado de la Nouvelle-Algérie. On leur avait répété sur tous les tons :—

"Nous avons le port!... La température—océanique—y est très "modérée, malgré la proximité de l'Equateur, et ne varie que de "deux à trois degrés, entre 27 et 28... Le pays est très boisé, très "fertile et admirablement arrosé... Il s'élève rapidement à partir "de la mer, ce qui permet à chacun de choisir la hauteur et, par "conséquent, la température qui convient le mieux à son tempérament. L'abondance des sources et des cours d'eau y permet la création économique de toutes les industries exigeant une force motrice quelconque, et l'arrosage naturel du pays y facilite, dans des "conditions de fertilité exceptionnelles, toutes les productions colo-

"niales dont le placement s'effectue en Australie beaucoup plus avantageusement qu'en Europe..."

Mais les jours passaient lentement.

Deux hommes moururent encore quelques jours après le départ de Singapour. Beaucoup d'autres étaient malades. Avec quelle fièvre, avec quelle folie d'espérance, ils attendaient le signal de la vigie, de cette terre bénie, de cette terre de leurs rêves, où ils allaient se remettre de leurs fatigues, à l'ombre des bananiers, écoutant le chant des oiseaux, mollement étendus près des derniers flots mourants de l'océan, dont le bruit monotone, dont la formidable respiration berçait leur sommeil.

Comme ils comptaient les jours!

La direction des vents, au départ de Singapour, avait obligé Stiedmann à prendre par le Nord-Bornéo, au lieu d'aller chercher le Pacifique par le détroit de Torrès. La traversée fut monotone. On eut parfois des vivres frais, des fruits. On souffrit moins. Les émigrants se reprenaient à sourire... On approchait!...

Ils allaient donc la voir, l'île heureuse, l'île fortunée...

L'île, hélas! fatale... leur cimetière...

Quelques incidents animèrent cette dernière traversée. Le *Calédonien* relâcha à Sanguir, dans la mer des Célèbes, pour y faire de l'eau et ramasser quelques fruits.

Relâche à l'île d'Armon, pour les mêmes causes...

Enfin, on entendit Stiedmann qui disait:

—Demain, nous entrons dans le canal Saint-Georges... Après-demain, c'est l'arrivée...

L'arrivée!...

Le bruit s'en répandit comme un coup de foudre...

Et chacun, désormais, passa les heures sur le pont, afin d'apercevoir plus tôt, afin d'être le premier à voir la terre promise...

Le matin, vers dix heures, trois mois et huit jours après le départ du port du Havre, on fut en vue des îles Langhlan, par 10 degrés de latitude sud et 150 de longitude est. Le navire mouilla. On devait descendre là quelques colons, les premiers qui allaient toucher le sol béni... où ils devaient se livrer à la fabrication de l'huile d'amandes de coco. On débarqua quelques instruments et des vivres de mauvaise qualité: bœuf et porc avariés; biscuits moisis et pleins de vers; des fûts de vin qui étaient troués et défoncés, et laissaient écouler tout leur contenu; pas de riz; pas de médicaments; un seul gramme de sulfate de quinine. Le jour suivant six hommes partirent avec un canot pour compléter ces approvisionnements. Ils couchèrent dans l'île. Le lendemain, dès le lever du soleil, quand ils voulurent regagner le bâtiment, ils s'aperçurent que celui-ci avait disparu, on les avait abandonnés. Le *Calédonien* avait pris le large.

Les provisions, gâtées pour la plus grande partie, déposées là pour dix hommes, allaient être insuffisantes pour seize. Les vivres furent répartis entre tous. Il y en avait pour un mois et demi. On connut plus tard l'histoire des souffrances endurées par ces malheureux... Tout d'abord, ils essayèrent de construire des cases pour abriter hommes et provisions, mais ils furent surpris par les pluies diluviennes de la zone tropicale qui noyèrent les vivres et firent naître les fièvres.

Bientôt les vivres manquèrent, on couchait dans l'eau et la boue. Le sol sablonneux et stérile ne fournissait ni racines ni fruits. Ils ne digéraient plus la pulpe de coco. Aucune source d'eau douce. Ils tentèrent de creuser le sol. A cinquante centimètres l'eau salée arrivait. Ils recueillirent de l'eau de pluie. En huit jours, au bout de deux mois de cet abandon, sept mourut du scorbut ou du tétanos. Les autres résolurent de quitter l'île. Ils étaient à moitié nus, hâves, décharnés, tremblants de fièvre, couverts d'ulcères. Ils furent recueillis par un navire de guerre anglais, le *Convict*, qui les conduisit à Kooktown. Ils n'y arrivèrent pas tous vivants...

Cependant le *Calédonien*, après s'être débarrassé de ce premier groupe de colons, poursuivait sa route vers la Nouvelle-Algérie.

Ce rêve des émigrants était situé à l'est de la Nouvelle-Guinée entre cette grande île encore inconnue et le groupe des îles Salomon par 10 degrés environ de latitude méridionale et 150 de longitude, à l'est du méridien de Paris.

En réalité, cette île, extrêmement petite, à laquelle Cœrderoy avait donné le nom pompeux de Nouvelle-Algérie, et que nos lecteurs chercheraient en vain sur leurs cartes, est un point rocheux, sec, volcanique, désigné sur les cartes maritimes sous le nom de *Tombara*.

Le 10 décembre, par un soleil torride, vers deux heures, Stiedmann sur sa passerelle, signale, la lunette aux yeux, un point sombre à l'horizon...

Tous les passagers sont sur le pont. Tous, malades, mourants, févreux, accablés de fatigue et de mauvais traitements, tous se sont entraînés là...

Peu à peu le point sombre devient visible... grossit... grossit encore...

C'est l'île fortunée...

On en distingue la forme, les contours... on aperçoit la végétation... une masse profonde de forêts la couvre tout entière... vers le sud, là où court une ligne de montagnes... et le reste de l'île,

c'est une grève déserte, où rien ne poussera, où l'on ne remarque aucun signe de végétation...

Est-ce donc là?

Les colons, haletants, regardent.

Parmi eux, un silence profond, un silence de mort, au milieu duquel éclate la voix, si douce et si pitoyable pourtant, d'Henriette qui leur répète:

—Je vous l'avais bien dit que vous étiez les victimes d'un misérable et que cette île serait votre tombeau...

Et ils ne l'entendent même pas.

Il semble à chacun que c'est du fond de son propre cœur, du fond de son épouvante, que monte la sinistre prédiction...

Cependant, au milieu de ce silence, le *Calédonien* a mouillé dans une rade appelée le Port-Praslin. Et Stiedmann, aussitôt, donne l'ordre du débarquement.

Depuis longtemps, les malles, les paquets, les ballots, tout est prêt. Les canots transportent à terre, sur cette terre bienheureuse, les bagages, les vivres destinés à subvenir aux premières nécessités, en attendant que les colons soient en état de se subvenir à eux-mêmes.

Pendant toute la journée, ce fut un va-et-vient incessant des canots du navire à la terre, de la terre au navire...

Des premières débarquées, Henriette et Sabine, leurs pauvres hardes sous leurs bras, s'étaient assis sur une roche, non loin du rivage, et regardaient sans penser à rien, anéanties toutes deux, le remuement de tous ces gens qui s'empressaient...

Mais à peine les malheureux furent-ils débarqués, qu'un long cri de désespoir, d'angoisse et de colère monta vers le ciel.

Du premier coup d'œil, ils avaient reconnu que l'île était inhabitable.

Et alors, il y eut vraiment une heure affreuse, une heure indescriptible...

Qu'étaient-ils venus faire là?

Henriette le leur avait prédit:

—Y mourir!!

Le *Calédonien* avait débarqué des vivres pour quinze jours destinés aux émigrants. Hommes, femmes et enfants, ceux-ci étaient au nombre de 67.

Ils couchèrent sur le rivage. Cette première nuit fut douce.

L'île fatale se montrait élémentaire pour recevoir et tromper mieux ses victimes.

Puis, une sécurité leur restait à tous.

Ils n'étaient pas abandonnés. Il y avait là, un lien tout près d'eux, qui les rattachait à la terre de la patrie, le *Calédonien* qui les reconduirait en France puisqu'il n'était pas possible de vivre dans cette Nouvelle-Algérie.

Le navire cette fois, en abordant, avait arboré le pavillon français. Et tant que flotteraient sur cet océan lointain, les trois couleurs aimées, les colons ne pouvaient pas s'abandonner au désespoir. Ils reprirent confiance. Durant cette nuit, Henriette étendue sur le sable auprès de Sabine, s'éveilla à plusieurs reprises.

De tristes pressentiments l'assiégeaient.

Elle descendit des roches où elle s'abritait et qui lui cachaient la vue de la mer. Elle voulait s'assurer que le *Calédonien* était toujours là et que le crime de l'abandon de tous ces malheureux en ce désert de la faim et de la soif n'était pas encore consommé.

La première fois, par la nuit que la lune éclairait, elle vit, à quelques encablures, le *Calédonien* qui se balançait, gracieux, sur ses ancres.

Il était deux heures.

Vers trois heures, un coup de vent violent se leva, une tempête éclatait, avec une trombe de pluie glacée. Ils étaient sans abris. Les arbres étaient loin, là-haut, sur la montagne. Les roches offraient peu de traites. Ils se serrèrent les uns contre les autres.

Vers six heures, le jour se leva. La tempête se calmait.

Henriette était redescendue au rivage avec Sabine.

Aussi loin que le regard pouvait se porter la mer était déserte.

Pas une voile, pas un mât sur l'horizon des vagues d'écumes que les derniers soubresauts intérieurs de la tempête bouscullaient encore.

—J'avais prévu cela aussi, murmura-t-elle.

Elle revint vers les abandonnés.

Le soleil, heureusement, se chargeait de les réchauffer. Ils avaient enlevé leurs vêtements et les avaient étendus sur les roches, quand, tout à coup, Henriette apparut au milieu d'eux. Elle dit, avec une sorte d'indifférence hébétée:

—Nous sommes perdus! Le bateau est parti...

Ils se précipitèrent vers la plage, ne voulant pas croire à la catastrophe, au crime.

Les femmes s'évanouirent.

Les hommes se roulaient sur le sol, dans des convulsions de rage et de vengeance impossible.

Les enfants, voyant cela, sanglotaient.

Seule, Henriette, ayant tout prévu, était calme.

Et Sabine, bien qu'elle fût épouvantée au fond de l'âme, restait souriante et forte.

Ce furent elles qui rendirent un peu de courage à tous ceux qui se lamentaient.

Est-ce qu'ils n'avaient pas jugé trop vite et trop à la légère de l'infertilité du sol? Est-ce que l'île ne leur offrirait pas, peut-être, des ressources inattendues? Il fallait la visiter, se mettre en relations avec les indigènes. Du côté de ceux-ci, rien n'était à craindre. N'avait-on pas des armes et des munitions?

La parole ferme et douce de la gentille Henriette, de celle que, pendant la traversée, ils avaient regardée comme un oiseau de mauvais augure, leur redonna du cœur.

Ils se sectionnèrent en plusieurs bandes, parcoururent l'îlot rocheux.

Le soir, quand ils revinrent au camp, leurs rapports furent lamentables...

Billot et Troiser, deux fermiers de la Beauce et des Ardennes qui avaient vendu leurs fermes pour acheter des centaines d'hectares à al Nouvelle-Algérie,—ces deux hommes que le commandant Stiedmann avait fait supplicier,—racontèrent le soir, devant les feux allumés près du rivage, autour desquels se pressaient les femmes pour la nuit prochaine, ce qu'ils avaient reconnu, sur ce sol infertile, ce qu'ils avaient vu, dans ces forêts inexploitable.

Sans que personne osât interrompre, les exilés, dont les rêves étaient morts, écoutèrent, la tête basse, les dents serrées, les yeux mauvais, ce funèbre récit...

La nuit était venue, soudaine, très noire; des nuages couvrant la lune faisaient craindre une nouvelle tempête...

Mais le calme était profond, encore accusé par le roulement sourd et continu des vagues qui semblaient rythmer le silence de cette solitude et la tristesse infinie de cet abandon.

—Pour espérer cultiver certaines parties de l'île, il faudrait commencer par les défricher, et les défrichements dureraient de deux à trois ans. En supposant que le sol soit bon dans quelques-uns de ces terrains défrichés, ce qui ne paraît pas être, la culture de produits tropicaux, comme le café et la canne à sucre, si elle est possible, ne donnerait pas de récoltes avant trois ou quatre ans... Et je mets les choses au mieux... En outre, il faut sept ans pour que des plantations de cocotiers donnent des fruits... A mesure que l'on défrichera, on pourra planter un peu de riz pour l'alimentation, puisque Stiedmann ne nous en a pas laissé... des patates douces, du maïs, quelques légumes... Encore faudra-t-il corriger le sol partout, en y mêlant les cendres du défrichage... Or, nous avons des vivres pour quinze jours, et les travaux que j'indique là nous prendront des mois, peut-être une année... Nous avons vingt fois le temps de mourir de faim... au bas mot, il nous faudrait des vivres pour six mois... Pendant ce temps, si l'on peut recruter des indigènes pour la main-d'œuvre, on exécutera quelques travaux d'exploitation... on entreprendra les coupes régulières des bois... on organisera des échanges avec les sauvages des îles voisines... on se débrouillera...

C'était Billot qui venait de parler ainsi... d'une voix basse et triste.

Troiser, son compagnon, l'interrompit violemment, et montrant les colons:

—Tu as tort de ne pas vouloir les décourager... Moi, j'aime mieux leur dire qu'il n'y a plus d'espoir... Le meilleur, le plus vigoureux, le plus adroit d'entre nous, ne réussira à créer dans l'île et à y faire vivre aucune espèce de culture... Vous m'entendez bien? dit-il avec rudesse devant le mouvement d'effroi désespéré que provoqua son affirmation... aucune espèce de culture, aucune... Nous sommes dans un trou... juste bon à recevoir la pluie... et que ne viennent même point assainir et balayer les courants atmosphériques... Vous ne sentez pas cette buée chaude et humide comme la vapeur d'une étuve?... Nous allons pourrir ici comme des champignons... Et ça ne sera pas long, vous verrez...

Désignant Henriette:

—Cette pauvre et malheureuse femme avait raison. Mais comment la croire et à quoi cela nous eût-il servi?... Il n'y a que des montagnes dans l'île... La roche y couvre la terre végétale à chaque pas... On dirait que le terrain n'est bon que pour les arbres. Il n'y a pas une seule herbe à leur pied. Allez donc avec cela nourrir des bestiaux... Les racines des arbres, des tecks et des gomiers, sont assez vigoureuses pour entamer la roche, qui est formée de sédiments calcaires, de coraux éteints, de polypiers de toute sorte, et de débris d'origine sous-marine... mais comment voulez-vous que nos plantations, à nous, en fassent autant?... Billot vous parlait de défrichements possibles... Il sait pourtant à quoi s'en tenir là-dessus, aussi bien que moi... Moi j'estime qu'il vaut mieux que vous connaissiez la vérité tout entière... Essayez de défricher et vous verrez ce qui arrivera! Il arrivera que les arbres une fois abattus, leurs racines ne maintiendront plus la couche de terre végétale, que les premières pluies entraîneront en laissant le rocher nu... nu comme la main... Est-ce vrai, Billot?

—C'est vrai.

—Je n'y ai vu, dans tout mon parcours, qu'un ruban de terre cultivable... celle qui est désignée, sur vos cartes, sous le nom de vallée des Fermiers-Généralux... Savez-vous ce que c'est, mes

amis? C'est un sol noir, étroitement resserré entre les montagnes, sur les deux bords d'un ruisseau bourbeux; à midi, seulement, ce sol reçoit le soleil, pendant une heure... Ensuite, il est plongé dans l'ombre épaisse qui projetteront sur lui les massifs voisins... En outre, c'est le débouché naturel de tous les torrents qui se forment sur les montagnes pendant les pluies qui durent des saisons entières... Allez donc planter des légumes là-dedans... Vous les verrez peut-être pousser en hauteur et devenir des arbres... quant aux fruits, bernique!

Et Troiser eut un rire sinistre.

—Ah! nous sommes pris, allez, et bien pris... Comment allons-nous vivre? Du diable si je m'en doute!... Je dirais bien plutôt comment nous allons crever!... Il n'y a pas même de quoi se nourrir dans l'île avec des fruits des tropiques... Il n'y a pas de coco, pas de banane... pas d'arbre à pain... pas de taro... Quand nous aurons épuisé nos provisions, que je vous engage à faire durer le plus longtemps possible, je vous indiquerai quelques mauvais fruits que j'ai reconnus, du temps où j'ai fait mon service militaire dans l'infanterie de marine... J'ai rencontré quelques espèces de palmiers dont le fruit peut se manger à la rigueur... Ça ne sera pas bon, mais ça tiendra de la place... J'ai vu aussi des lataniers et une espèce de grosse châtaigne dont l'écorce est un remède contre la dysenterie... Et voilà, c'est tout... je n'ai pas vu autre chose comme richesse... Quant au gibier, vous admirerez à votre aise des oiseaux inabordables, tellement ils sont juchés haut sur la faite des arbres immenses... J'ai rencontré un petit kangourou et deux porcs sauvages... Je crois que ce gibier-là n'est pas en bien grande quantité... S'il n'y a pas grand-chose de bon à la Nouvelle-Algérie vous pourrez, par contre, y rencontrer des lézards en quantité et des serpents par tombereaux... Je vous laisse cette consolation avant de vous endormir... Bonsoir, mes amis... faites comme moi...

Et il s'étendit, les pieds vers un feu où, tout en parlant, il avait jeté du bois...

II.—L'ILE MAUDITE

Deux jours se passèrent... Le matin du troisième jour, une pirogue accosta la rive, montée par un indigène qui remit une lettre aux émigrants.

La lettre était de Stiedmann.

Le *Calédonien* n'était pas parti. Pendant la tempête de la première nuit, il avait rompu ses chaînes et s'était trouvé poussé vers un autre point de la côte, dans la baie de Liki-Liki.

Stiedmann donnait l'ordre aux colons de rallier le bâtiment par terre.

Alors, ce furent des cris de joie: ils se croyaient sauvés, après avoir entrevu une mort affreuse, au bout de misères abominables.

Ils réunirent ce qui leur restait de vivres, firent des ballots de leurs cutils, de leur linge, et ainsi chargés comme des bêtes de somme, ils s'engagèrent dans l'intérieur de l'île, sous la conduite de l'indigène resté avec eux.

Malgré la fatigue énorme de cette marche, au milieu des terres abruptes, dans les lianes et les ronces, exténués, mourants de soif, les pieds sanglants, ils étaient joyeux. Ne marchaient-ils pas vers la délivrance? Le *Calédonien* qui les avait amenés les remmènerait vers le pays natal, lorsque le commandant apprendrait que le roc solitaire était aride et mort? Le doute ne venait même pas à leur esprit.

Troiser et Billot plaisantaient maintenant:

—Qu'il nous reprenne et nous lui pardonnons de nous avoir mis les poucettes.

Ils mirent quatre jours à faire le chemin. Sabine n'en pouvait plus. Plusieurs fois, dans un effort d'énergie suprême, Henriette fut obligée de la porter.

Enfin, ils arrivèrent. Et ils poussèrent des cris de bonheur, des cris de folie...

Le *Calédonien* était à l'ancre, dans la baie...

Des pirogues étaient sur le sable du rivage. Une vingtaine, parmi les plus robustes, y sautèrent et voguèrent vers le bateau, criant:

—En France En France! sauvez-nous!!

Du bateau, on les vit. L'équipage monta sur le pont.

Les officiers mirent revolver au poing.

Il y eut des paroles tragiques:

—Que voulez-vous?

—Retourner dans notre pays. Vous nous avez conduits dans un désert...

—Nous avons l'ordre de vous laisser, non de vous ramener...

—On vous a trompés comme nous: l'île est un rocher inculte où rien ne poussera jamais... Nous y mourrons tous de faim...

—Nous n'avons pas d'ordres. Je vais envoyer un canot avec le reste des provisions qui vous sont destinées, des munitions et des armes. C'est tout!...

Ils supplièrent, hurlèrent de désespoir. Ils voulurent monter malgré les ordres. Fusils et revolvers furent braqués sur eux... Les pirogues reprirent le chemin du rivage... Dans la nuit, ils essayèrent de s'emparer du *Calédonien*, par surprise... Mais sur le navire on veillait : des coups de feu partirent. Un coup de canon tiré d'une caronade, troua et coula deux pirogues... Les émigrants s'éloignèrent avec des imprécations...

Le lendemain un canot conduisit vivres et munitions qu'il débarqua.

Les munitions étaient en grande quantité. Il n'y avait des vivres que pour un mois.

Puis, rassemblés sur le rivage, les malheureux assistèrent de loin à l'appareillage du *Calédonien*. L'ancre fut hissée. Les voiles se tendirent, se gonflèrent sous la brise. Le navire s'inclina d'abord sur le côté, puis se redressa d'un mouvement plein de grâce.

Les cris du rivage arrivaient jusqu'au bateau.

—Sauvez-nous! Sauvez-nous!

Les matelots hésitèrent, regardant Stiedmann. Eux autres n'étaient pas coupables. Stiedmann répondit par un ordre bref et se mit lui-même à la barre.

Quand le *Calédonien* vira, il leva sa casquette galonnée d'or, et cria :

—Vive la Nouvelle-Algérie!

Un hurlement de rage lui répondit...

Et pendant plus d'une heure, tant que le vaisseau fut en vue, les bras restèrent tendus vers lui, suppliants, tremblants de la plus affreuse détresse...

Puis le bâtiment s'éloigna, s'amincit, devint gros comme un jouet de l'enfant.

Ce ne fut plus qu'un aigle, ce ne fut plus qu'une mouette, une hirondelle, rien!

Tout était bien fini, cette fois...

Ils restèrent sur le rivage, regardant l'immense solitude de la mer, ne pouvant se détacher de ce coin, espérant encore, malgré tout, que le navire reviendrait, qu'on aurait pitié d'eux, que cette atrocité ne serait pas commise...

L'ombre descendit rapidement. La nuit vint. Ils s'étendirent où ils étaient, sous le ciel chargé d'étoiles, un ciel merveilleux, dont les splendeurs semblaient une dérision par le contraste de son infini rêve, avec la catastrophe terrible; avec l'abîme où ils roulaient.

Le lendemain, ce fut la pluie.

Sous les torrents déversés en cascades, ils trièrent les provisions, en firent le compte, reconnurent qu'on leur avait surtout donné des conserves gâtées qu'ils furent obligés de jeter à la mer. Les chiens eux-mêmes n'en eussent pas voulu...

En rationnant les colons dès le début, comme aux jours de famine, on pouvait vivre un mois... pas plus... L'île, ensuite, offrirait ses ressources, et quelles ressources! On aurait recours à toutes les racines qui se mangent! à toutes les bêtes immondes qui peuvent être dévorées!... La misère commençait, sans remède...

Il y eut trois ou quatre jours d'un désespoir tel que les abandonnés restèrent couchés sur la plage, sans mouvement, sans vie, se relevant à peine pour dévorer quelques provisions: leur malheur les hébétait.

Ce fut encore la douce voix d'Henriette qui vint les reconforter.

Alors, ils se relevèrent, les yeux hagards, empreints d'un peu de folie.

—Nous autres, les femmes, disait Henriette, nous nous occuperons des soins du ménage et de la propreté... Nous entretiendrons votre linge autant que nous pourrons... Si nous nous laissons aller à notre découragement, nous sommes perdus... Nous n'aurons pas la force de résister à notre malheur.

Dès le premier jour, le climat malsain et déprimant de l'île les affaiblissait. Dans cette étrange contrée où les avait conduits le crime de Cœurderoy, la pression barométrique est d'une invariabilité surprenante et le thermomètre qui ne s'élève jamais au-dessus de 30 degrés 3, ne descend jamais au-dessous de 26 degrés 4. La température diurne diffère d'un degré à peine de celle de la nuit et c'est à peine si les eaux de la rade sont inférieures d'un degré à l'atmosphère elle-même. C'est une température humide, immobile, constante, qui développa rapidement, chez les pauvres gens déjà affaiblis par les privations du bord l'atonie des organes. Les précautions d'hygiène étaient inutiles, car, comme rarement le vent s'y faisait sentir, tous les principes d'infection s'accumulaient à la surface du sol, où ils rencontraient d'autres infections parmi les marécages pestilentiels des bas-fonds d'argile imperméables aux eaux, et des détritiques en décomposition.

Des fièvres se déclarèrent bientôt.

Le *Calédonien* n'avait laissé aucun médicament.

Dans les huit premiers jours, un homme et deux femmes moururent.

On les enterra sur un tertre élevé, et sur ces premières tombes qui allaient être suivies de tant d'autres, on posa une haute croix qui, visible au loin, de la mer, sembla comme un appel suprême de pitié pour ceux qui vivaient encore.

Enfin sous l'ardente parole d'Henriette, les colons se mirent à l'œuvre.

Il fallait d'abord construire un vaste baraquement pour se mettre à l'abri. La saison approchait des pluies torrentielles et sur la Nouvelle-Algérie, cette saison dure huit mois de l'année. Il est vrai que s'ils n'étaient secourus, pas un d'entre eux ne verrait le dernier de ces huit mois.

Des équipes de travailleurs se partagèrent la besogne.

Avant que le débarquement fût achevé les pluies survinrent.

On travailla sous le déluge des eaux, dans une atmosphère lourde et humide qui abattait les plus vigoureux en détendant les nerfs des plus solides.

Sans réfléchir, allant au plus pressé, les malheureux avaient choisi l'endroit de l'île le plus humide et le plus malsain, à l'embouchure de la petite rivière qui traverse la vallée, sur un sol élevé seulement de 60 à 80 centimètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. La vallée pouvait présenter 150 mètres dans sa plus grande largeur. Fréquemment inondée par la rivière elle-même, elle recevait en outre, toutes les eaux pluviales qui descendaient des pentes des montagnes. Foyer morbide, tour à tour noyé sous les pluies et surchauffé par un soleil tropical.

Le baraquement fut divisé par compartiments et dans chaque compartiment s'installa une famille.

Mais quelle installation rudimentaire! L'eau passait par des centaines de gouttières, car on manquait de goudron pour les planches. Les feuilles qui servaient à étancher les fissures pourrissaient rapidement. Il pleuvait partout. En outre, le plancher avait été immédiatement appliqué sur ce terrain marécageux alors qu'on aurait dû l'isoler du sol et le surélever d'un mètre environ. Le sol pénétrait donc le plancher de son humidité permanente et de ses émanations putrides. Les eaux, dévalant des montagnes, s'infiltraient sous ce haagar en y entretenant de la vase sans cette renouvelée et accumulée. Des animaux s'y réfugiaient, des scorpions, des serpents énormes, des scolopendres. On soulevait une planche et l'on y dérangeait, dans leur retraite, des familles immondes qui grouillaient par-dessous.

Telle fut leur maison.

Et pourtant, si misérable qu'elle pût être, ils éprouvèrent un moment de joie lorsqu'ils la virent terminée.

Il y fallut tous les jours des réparations, car tous les jours, les pluies diluviennes disjoignaient les planches de la toiture; la pluie tombait sur les lits; les gens se relevaient, le matin mouillés comme s'ils n'avaient pas eu d'abri.

Mais c'était la Maison! C'était le centre commun où ils allaient se réunir, se rejoindre, se confier leurs désespoirs ou leurs espérances... souffrir... mourir... transformés tout à coup en une immense famille par les mêmes malheurs et les mêmes déceptions...

Le hangar construit, on abattit du bois pour des provisions, non de chauffage, mais de cuisine.

Comme munitions, les hommes ne possédaient que des cartouches à balles.

Il fallait surtout du plomb pour tuer des oiseaux, tout ce qui pouvait être mangé et faire ménager les provisions de vivres.

Ils s'ingénierent. Ils réussirent. Ils firent fondre des balles de plomb qu'ils tamisèrent à travers les trous d'une boîte de conserve convertie en passoire. Le métal liquéfié retombait en gouttes à peu près rondes dans un vase d'eau où elles se refroidissaient et se solidifiaient instantanément. On put tuer ainsi de temps à autre quelques perroquets qui varièrent le menu. Mais c'était là de tristes expédients, qui ne pouvaient que retarder de quelques heures une mort certaine, une mort de naufragés abandonnés à toutes les horreurs du désert. Des indigènes des îles voisines arrivèrent en pirogues et fournirent des cochons contre l'échange de différents ustensiles, couteaux et autres. Mais bientôt, on ne les revit plus. Les colons avaient tout donné. Il ne leur restait rien. Un mois s'écoula. Les vivres de conserve s'épuisaient. On réduisit pour la troisième fois les rations. Il mourait un homme tous les deux jours. Les compartiments se vidaient, dans le hangar en bois où l'eau tombait par les planches disjointes de la toiture, mais comme il se meuait vite le petit cimetière en haut du tertre! Et avec quelle sinistre rapidité elle s'accumulaient les tombes, creusées autour de la grande croix qui protestait toujours, mais en vain, contre l'infamie des hommes!

Trois mois durant, ce fut ce même supplice de la faim, qui les menaçait sans cesse et que l'on éloignait toujours.

On ne touchait plus aux conserves.

On avait gardé, comme suprême ressource, un dernier jour de vivres.

Les hommes restés valides parmi les survivants partaient le matin à la recherche de tout ce qui pouvait prolonger cette agonie.

On faisait la chasse aux lézards et aux serpents; on les mangeait. Parfois les indigènes venaient en vendre. Les iguanes, longs souvent d'un et de deux mètres, avaient une chair blanche et délicate. On les dépouillait. On les faisait rôtir devant les feux, les morceaux attachés à des tiges de fer et on les dévorait. On dépouillait les serpents et l'on faisait de même. Parmi ceux-ci, il n'y avait heureuse-

ment qu'une seule espèce venimeuse, assez semblable à la vipère d'Australie. Il y avait quatre ou cinq sortes de couleuvres, assez abondantes au début, mais qui finirent par disparaître devant les recherches acharnées dont elles étaient l'objet. Ils rencontrèrent également des serpents pythons, sortes de boas mesurant jusqu'à quatre mètres de long et si lourds qu'il fallait deux ou trois hommes, rangés en file, pour les porter sur l'épaule, comme font les charpentiers qui portent des poutres. On avait bien essayé de planter des légumes en dépit de tout ce qu'avait prédit Troiser et Billot—ne pouvaient-ils s'être trompés?—Mais rien ne pouvait pousser sur les coteaux rocheux et, d'autre part, les plantes de légumes de Chine et d'Europe, faits dans la vallée unique, étaient, ou balayés par les inondations presque journalières, ou condamnés à mourir dans les ténèbres constantes, entretenues par les sommets boisés des montagnes voisines.

Telle était la situation vers le mois de février, c'est-à-dire environ six mois après que le *Calédonien* eut quitté le port du Havre. Il ne restait plus que dix hommes, Henriette et Sabine: douze en tout. Les autres étaient là-haut autour de la Croix du tertre. Ceux qui survivaient, hélas! n'en avaient plus pour longtemps de ces misères. Anémisés, hâves, épuisés, ils étaient parfois en proie à une sorte de folie délirante. Souvent, la nuit, entre les rafales qui tombaient toujours, qui tombaient sans cesse, coulant en ruisseaux de fange dans l'intérieur des chambres, on entendait de grands éclats de rire et des paroles précipitées. C'était des fiévreux qui exhalaient leurs rêves, les rêves faits en France, avant le départ, rêves de calme, de fortune facile à conquérir, sous un ciel doux, dans un climat béni, parmi les fleurs éternelles d'une nature en fête...

Puis les cris, les rires cessaient: et le silence qui suivait était plus tragique encore.

Seule, parmi toute cette population d'abandonnés, Henriette, soutenue par une énergie indomptable, soutenue par le remords d'avoir jeté sa fille en de pareilles tortures, soutenue aussi par l'âpre désir de la vengeance, seule, Henriette n'avait pas été malade.

Hâve, décharnée, méconnaissable, elle avait résisté à tout, à l'anémie, au désespoir, aux fièvres, à la faim, à la soif, à la chaleur, à ce déluge permanent...

Mais Sabine avait été atteinte deux fois, deux fois à l'agonie, deux fois sauvée.

Quelle vie pour les deux malheureuses! Elles occupaient un angle du hangar. Elles n'en sortaient que pour aller chercher de la nourriture, quand il y en avait, car tout était en commun, ou pour sécher leurs vêtements quand un peu de soleil se montrait. Si elles étaient assez fortes, elles rôdaient dans la forêt, à la recherche des couleuvres à manger. Autrement, au hangar, elles recousaient les guenilles des colons.

Les indigènes qui faisaient là de rares apparitions, avaient fait comprendre que jamais, en l'île de malheur et de malédiction, dont ils ont horreur eux-mêmes, jamais ne s'approchaient les navires. Il n'y a rien là ni fruits, ni eau potable.

Donc, ils n'avaient aucune chance d'être secourus! Un à un, ils s'en iraient, jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus qu'un, le dernier, dont les os blanchiraient sur la plage...

Enfin, plus de racines, plus de noix de cocos, plus de lézards, plus de serpents...

C'était fini, l'heure était venue où l'on allait ne plus souffrir...

On retira du hangar les dernières boîtes de conserves...

On attaque le dernier jour des vivres...

Ensuite l'agonie durerait un jour, deux jours pour les plus faibles, trois jours pour les plus forts... et ce serait tout...

Le soir, il n'y eut plus rien... un silence de mort plana sur l'île fatale...

Dans la nuit, deux hommes moururent...

Le matin, le ciel était clair: il ne pleuvait plus...

A bord de la *Jeune-France*, qui emportait vers la *Nouvelle-Algérie* les trois forçats et les trois complices de Diane, des relations s'établirent vite établies entre tous les passagers.

Le lendemain même du départ, les forçats liaient plus intimement connaissance avec les ennemis d'Henriette. Ils possédaient, sur les misérables, un grand avantage, celui de connaître leur projet sinistre, le but de leur voyage, les visées secrètes de la belle aux cheveux d'or. D'un coup, ils avaient été instruits par Montaubry, le premier soir.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les deux bandes étaient unies. Les six hommes ne se quittaient plus. On les voyait toujours ensemble. Rodolphe et ses compagnons s'étaient présentés comme des émigrants qui allaient là-bas, tenter fortune et Cassoulet, au courant des projets de son ancien patron, n'avait eu garde de les démentir. Les trois évadés avaient donné de faux noms, pour éviter toute catastrophe. Déjà, du reste, ils ne ressemblaient plus guère aux pauvres malheureux hâves de fatigue, maigres, desséchés par les ardeurs dévorantes du soleil de Cayenne, dans les yeux desquels leurs camarades de chaîne avaient lu si longtemps un désespoir sans borne. Simplement vêtus, comme il convenait d'ailleurs à leur situation apparente, ils paraissaient maintenant leur âge, et n'avaient plus l'air de vieillards. Robustes, endurcis aux souffrances, le regard

droit, l'allure décidée, ayant laissé pousser leur barbe, Montaubry et Devalaine étaient méconnaissables.

—Deux solides gaillards, disait-on en les regardant.

Rodolphe, plus jeune qu'eux, et qui avait trente-six ans à cette époque, était en réalité aussi vigoureux, bien qu'il parût plus frêle. Il était de taille moyenne, très élégant, très souple. S'il n'avait pas traversé tant d'épouvantes et de cauchemars, s'il n'avait pas tant souffert, il eût paru beaucoup plus jeune, en vérité. Il avait laissé pousser sa moustache et ne portait point de barbe. Ses grands yeux bleus, très doux et tristes, rappelaient l'ingénuité des yeux d'Hélène, sa sœur. Et du reste, ce visage de forçat avait la délicatesse des traits d'une jeune fille. La voix était douce, aussi, comme le regard, un peu incertains. Rien ne décelait chez lui les trésors de son énergie, l'admirable rectitude de sa volonté de fer, tendue, comme celle de ses deux amis, vers la réparation du mal qu'il avait fait...

Dans l'entrepont, les deux bandes couchaient l'une près de l'autre.

Cette fois, les vivres furent excellents et en grande quantité. Il y eut plus de discipline à bord. Comme on n'avait eu aucune nouvelle du *Calédonien*, pas un de ceux qui se trouvaient sur la *Jeune-France* ne pouvait se douter des tortures qui les attendaient... Ils s'en allaient, au loin, avec les mêmes illusions, avec les mêmes rêves.

Les trois forçats, en pensant à Henriette et à Sabine, étaient loin de s'imaginer par quelles souffrances et quels désespoirs mortels les deux femmes avaient passé. Sur la foi des circulaires et des articles de journaux qu'ils avaient lus comme tout le monde, ils croyaient à une île fortunée où la pauvre Henriette avait trouvé le calme et la paix, loin de ceux qui la persécutaient.

La vérité leur fut bientôt connue.

Un homme en vigie, un matin, à huit jours de la Nouvelle-Algérie, signala une épave qui semblait flotter au loin, au gré du vent et des vagues.

Le capitaine prit sa longue-vue et après une minute d'observation:

—Ce n'est pas une épave, dit-il, c'est une embarcation montée par deux hommes, et autant que je peux en juger à cette distance, cela ressemble à une pirogue...

La *Jeune-France* allait doubler sans s'en inquiéter autrement lorsque le capitaine, qui continuait d'avoir l'œil à la longue-vue, s'écria:

—Ils font des signaux de détresse...

Il fit mettre en panne. Un canot fut mis à la mer, glissa sur les vagues avec la rapidité d'un goéland, aborda la pirogue et revint en la remorquant.

Une heure s'était à peine écoulée. En arrivant sur le pont, les deux naufragés s'étaient évanouis. Ils avaient l'air de deux squelettes. On eût dit deux momies dont la chair et les muscles avaient disparu, fondus sous les privations, et auxquelles il ne restait plus que la peau collée sur les os. On leur donna des cordiaux. On les ranima. Ils rouvrirent leurs yeux, regardèrent, hébétés, autour d'eux.

C'était Troiser et Billot.

En entendant des voix amies, un sourire éclaira ces deux visages de mort.

—Des Français, murmurèrent-ils.

On les entourait. Tout l'équipage était là, avec les passagers. Lorsqu'on vit qu'ils pouvaient parler on les interrogea:

—Qui êtes-vous? D'où venez-vous?

Ils dirent, en hoquetant, tant ils étaient faibles:

—Nous sommes des colons de la Nouvelle-Algérie...

Tous les passagers s'écrièrent:

—Et nous aussi... nous venons coloniser l'île...

Alors, ces deux hommes qui semblaient n'avoir plus qu'un souffle, ces deux hommes ayant compris que ce bateau conduisait de nouveau vers la mort tout un chargement de victimes, se dressèrent soudain, retrouvèrent leurs forces et crièrent:

—Malheureux! malheureux! Que venez-vous faire ici?...

Ensuite, sous la détente de leurs nerfs, ils se mirent à pleurer.

Les colons se taisaient, ne se rendaient pas compte. Ils étaient encore si loin de la vérité! Un témoin de cette scène a raconté ceci: "Le tonnerre serait tombé sur les émigrants qu'ils n'auraient pas été plus stupéfaits. Ils se regardèrent entre eux croyant être dupes d'une hallucination. Il y en avait qui tiraient de leurs poches leurs titres au porteur, où l'on voyait la fameuse ville, avec ses quais, son phare, ses maisons, ses églises, ses docks, ses usines, ses marchandises que l'on débarquait, ses canaux, ses jolies fermes, ses exploitations agricoles, ses plantations fertiles!..."

Troiser et Billot virent cela.

Et eux, les pauvres gens si malheureux, furent pris pour les autres d'une immense pitié.

Rodolphe, Devalaine, Montaubry s'étaient rapprochés d'eux pour les écouter, et les trois forçats, devinant une partie de la vérité—elle était trop affreuse, trop atroce, pour qu'ils la devinassent tout entière—se sentaient pris d'angoisse. Est-ce que là aussi, venus pour sauver Henriette et Sabine, ils allaient encore arriver trop tard?

(A suivre)